

Jean-Michel Le Tallec

Un taxi pour Suzhou  
(Extraits)

Coëtquen Éditions

## Un taxi pour Suzhou

(...)

Bien, il est trop tard pour renoncer, voilà tout, puisque nous sommes définitivement dans ce taxi. Assis gentiment sur une banquette soigneusement housée d'une nappe provençale façon cretonne – jaune canari à petites fleurs roses – qui emmaillote également de pied en cap les sièges devant nous, y compris les appuis-tête. Maintenant je saurai que Souleïado sponsorise les taxis en Chine !

Le tableau de bord est moins soigné. Son plastique recuit, poussiéreux, craquelé a les stigmates d'un Paris-Dakar ou d'un raid dans le désert de Gobi. À moins que ce véhicule ne transporte régulièrement des bêtes fauves pour le zoo de Suzhou, ce qui expliquerait que le chauffeur soit protégé par cette cage grillagée, un tantinet rouillée, remontant derrière sa tête jusqu'au plafond, et qui réduit notablement l'espace de la passagère avant. Au point qu'elle manque de se râper le nez chaque fois qu'elle se retourne vers nous. Pauvre Sandrine !

Sous nos pieds, en guise de tapis de sol, barbote dans la poussière un résidu de ficelles déchiquetées.

Et contrairement aux apparences ce véhicule appartient bien à une compagnie de taxis, c'est indiqué en anglais à côté du compteur d'où dégoulinent des fils colorés scotchés tant bien que mal entre les supports boulonnés, et où le portrait du chauffeur, bleuâtre et presque totalement effacé surmonte une inscription et un numéro de téléphone.

Nous cahotons dans une avenue bétonnée à quatre voies aussi large que les Champs-Élysées, et la climatisation fonctionne à grand renfort de goulées d'air frais jaillissant des événements du tableau de bord. Cahoter n'est d'ailleurs pas le terme exact, nous avons plutôt l'impression de passer la houle à la marée montante en sortie de la baie de Concarneau.

Car si la chaussée est vaste, elle n'est pas vraiment plate. Elle ondule. Dans ce quartier de Suzhou les rues sont faites de longues vagues

de béton. À chaque nouvelle déferlante le châssis se tord en gémissant sous le vigoureux coup de queue d'un imaginaire cétacé... Mais nous sommes bien sur la terre ferme, déboulant sur une solide avenue, puisque voilà un pont qui se présente, avec les arêtes de son tablier bien visibles mais qui n'incitent nullement le chauffeur à lever le pied. Aïe...

Bang! Coup de massue sur les jantes... Les pneus sont pleins, sans aucun doute!

Pendant les calmes, je regarde le paysage. Devant nous un autobus arrondi et rose comme un petit cochon, graphité de fleurs multicolores, suit en klaxonnant un camion qui transporte un chargement de poussière et nous gratifie d'un nuage à chaque cahot. À droite, dans une limousine noire aux vitres fumées, un parrain de la mafia doit voyager incognito. Et à côté, un side-car rouillé se promène à vingt à l'heure, surmonté d'un parapluie rose à franges de dentelles. Auquel s'agrippent les deux mains gantées d'une passagère, coiffée d'un abat-jour à franges et portant le masque blanc d'un chirurgien.

Sans s'inquiéter surgit à contre-sens une moto qui nous croise le long du trottoir.

De chaque côté de la route de vertes plates-bandes sont ornées de buissons soigneusement taillés. Au-delà, des contre-allées aux chaussées aussi larges que des rues sont grouillantes de vélos.

J'ai du mal à suivre la conversation de Sandrine, car mon regard reste aimanté par la cohue de bicyclettes qui s'écoule. Au milieu, comme une île flottante charriée par le Yang Tsé, deux vélos zigzaguent au ralenti tandis que leurs conducteurs bavardent. Un tricycle rouillé avance quasiment au pas, sa pile de plus de deux mètres de cartons maintenue par une ficelle effilochée qui pend à l'arrière. Avec la légère pente montante, il se meut au rythme sinusoïdal du balancement vertical du conducteur écrasant péniblement chaque pédale.

Et voici soudain deux mini scooters, deux gros jouets aux pilotes casqués, assis très bas, confortablement, qui slaloment prestement au milieu des vélocipèdes à dix kilomètres heure.

Brutalement une embardée nous secoue et Sandrine interrompt brusquement sa phrase en plein milieu, mâchoire ouverte. Notre chauffeur a tenté d'éviter un méchant nid de poule, mais le choc violent des amortisseurs sous nos fesses répond au claquement des mâchoires de notre amie et témoigne que la roue est passée en plein dedans.

– La vache! s'exclame-t-elle, tandis qu'un brutal coup de frein nous projette en avant.

Que se passe-t-il? Rien. Ah, si, c'était une tentative pour aborder moins violemment une large ondulation du bitume qui traverse toute la voie. Le chauffeur nous ménagerait-il, tout à coup?

Supposition erronée : nous accélérons brutalement. C'est malheureusement pour foncer sur l'arrière du camion à poussière qui caracole devant nous. Trop vite. Trop fort. Zut, c'est la fin du voyage, nous allons périr, broyés contre l'essieu mortel.

– Aïe aïe aïe! s'exclame Sandrine... Mais qu'est-ce qu'il fait?

Elle s'est brusquement retournée vers l'avant, évitant quand même prudemment que la grille de métal ne morde son appendice nasal. Le chauffeur, lui, est resté de bois dans sa cage de fer. Il ne bouge pas, ignore totalement nos angoisses, nos paniques pourtant visibles. Il nous emmène vers notre destin commun de kamikazes pour nous éliminer et se donner la mort comme dans un film de James Bond...

Il est fou.

Et puis, juste avant le choc, un simple coup de volant et nous sommes sauvés. Nous franchissons la ligne jaune, pour doubler avec le plus grand naturel en roulant sur la voie opposée. Quelquefois les choses sont si simples...

Quoique... En face de nous une moto qui a fréquenté la même école de conduite nous fonce dessus sans état d'âme. Personne ne ralentit... ce cas est-il prévu par le code de la route local? Sandrine se remet à moduler en douceur un aïeaïeaïe qui va trémolo crescendo, Cati se crispe à mon épaule, je recommande mon âme à Confucius.

Coups de klaxon frénétiques... L'ennemi se rapproche! Et juste avant le choc frontal nous esquivons la collision en nous glissant habilement devant le camion tandis que la moto, comme si de rien n'était,

fait un subtil crochet pour ne pas nous frôler de trop près. Mes doigts relâchent leur pression sur le rebord de la banquette. Le klaxon a cessé, la tension se relâche. Un feu rouge qui a heureusement pitié de nos estomacs s'allume sur la voie d'en face et nous stoppons, soulagés, tandis qu'un panneau lumineux au-dessus de nous se met à égrener des secondes jusqu'au prochain changement de couleur. J'aime bien ça, les secondes. Il en reste encore dix pour respirer profondément et reprendre son souffle.

– Tu as vu comment ils conduisent ! s'exclame Sandrine, énervée. Depuis un an que je suis là, je ne me suis toujours pas habituée !

Trois, deux, un, zéro se sont affichés, le feu est repassé au vert et nous repartons vaillamment. Notre chauffeur négocie un virage à la corde pour couper au plus court avant que le torrent de bicyclettes ne déboule de la contre-allée. Le klaxon trépigne pour prévenir qu'il faut nous laisser la place, et nous passons comme un renard aveugle au milieu d'une volière pour aborder une nouvelle avenue, toujours aussi large, bordée de murets et de haies d'un vert resplendissant. De grands immeubles de style néo-moscovito-afro-hongkongais arborent fièrement sur leurs tours de trente étages de gigantesques caractères chinois, dorés, étincelants et d'un relief voluptueux. À l'entrée du pont menant à notre quartier qui se nomme fièrement The New District comme l'annonce une banderole en bord de route, une tour massive aux vitres dorées est barrée d'un calicot géant qui proclame ses ambitions : « Development is an immutable truth ». On le croit sur parole.

– Voilà Shi Shan Lu, commente Sandrine, ayant retrouvé sa voix. Jusque-là les taxis connaissent le chemin. Ensuite il faut les guider, il n'y en a qu'un sur trois qui sait où c'est ! Pour vous repérer vous avez le carrefour avec la gigantesque sculpture rouge, et puis c'est toujours tout droit jusqu'à passer devant l'immeuble Philips. Et à partir de là c'est comme sur le plan. À gauche, à droite, à gauche, à droite, vous ne pouvez pas vous tromper...

Le conducteur s'est saisi entre les sièges d'un pot de liquide jaunâtre et ralentit légèrement. J'interroge Sandrine du regard : intervention mécanique d'urgence ? Non, le couvercle est dévissé preste-

ment et notre pilote avale une grande lampée, puis referme et repose le récipient.

– C'est du thé? demande Cati.

– Oui, dit Sandrine, c'est le carburant de tous les chauffeurs. C'est pour ça qu'ils sont si minces, sans doute! ajoute-t-elle en souriant.

– Et pour guider les taxis, on fait comment?

– À gauche on dit « Zuo guai ». Et à droite « Yo guai ».

Le chauffeur a entendu et effectué un lacet hésitant.

– Yi dzeu! rectifie Sandrine, la main dressée vers le pare-brise pour indiquer d'aller tout droit.

Il reprend sa conduite.

« Et mon conseil personnel c'est qu'un geste de la main n'est pas de trop pour être sûre d'être bien comprise » reprend-elle en riant.

Je regarde ma compagne. Cati me semble comme moi légèrement décontenancée. Elle déplie et contemple, incrédule, notre kit de repérage : on nous a donné une feuille de papier froissouillée portant des adresses en caractères chinois avec traduction française à côté. À brandir sous le nez des chauffeurs pour qu'ils nous mènent à l'une des cinq destinations répertoriées. Plus un minuscule plan, au format d'une carte de visite, pour préciser la circulation dans le quartier. Parce que là où nous habitons, ici, personne ne connaît!

Tout ça ressemble à un jeu de piste indéchiffrable, à la fois amusant et effrayant. La seule chose qui nous empêche de nous jeter du taxi et de courir vers un aéroport est que nous ne sommes pas seuls, Sandrine et Fabien, présents depuis un an, habitent le même immeuble que nous, et ils vont nous accompagner dans notre acclimatation d'animaux exotiques. Sinon nous devenions les aventuriers de l'Arche perdue...

Le taxi pénètre dans une petite rue. « Voilà, c'est ici » dit Sandrine. « C'est notre chez nous ».

Glups. Plutôt poussiéreuse, notre rue! De larges trottoirs pavés en vaguelettes sont chargés de vélos, scooters, carrioles et étals de bric-à-

brac, devant de petites boutiques qui ressemblent, avec leur rideau de fer relevé, à des garages à voiture. Les Chinois vont et viennent.

Nous nous présentons devant une entrée de résidence et le taxi stoppe, chemin barré par une grille métallique close, d'un chromé étincelant. Au-delà, une allée pavée mène à un groupe d'immeubles jaune paille et rose. Dans un petit bureau de contrôle à notre gauche deux Chinois en uniforme de brigadiers se penchent depuis leur fenêtre. Sandrine leur fait un signe. On vient nous ouvrir.

Le taxi entre et longe des bassins décoratifs d'inspiration gréco-romaine : les Trois Grâces y soutiennent harmonieusement une vasque d'où un jet d'eau distribue quatre maigres filets d'eau. Des bancs publics attendent sagement un improbable candidat au sauna – la seule activité possible au dehors à cette heure-ci.

« Yo Guai » dit Sandrine.

Nous tournons sans ralentir dans une allée étroite entre les immeubles comme si c'était le taxi lui-même qui allait nous faire pénétrer dans l'un des bâtiments...

« Dao Le, Dao Le ! »

Ouf! On s'arrête! Dehors, l'étouffante chaleur tropicale nous accueille.

Nous débarquons nos bagages et Sandrine nous ouvre la grille du hall en fer forgé, noire et grinçante. Au troisième étage nous stoppons devant la porte palière d'un coffre-fort, en acier mouluré peint en gris.

C'est notre appartement. Deux tours de clé font résonner l'escalier avec un bruit de Fort Knox. Nous déposons nos bagages.

Voilà, nous sommes arrivés chez nous. Pour trois ans de bons et loyaux services.

## IX

### **Aventures dans Suzhou**

(...)

« Faites preuve d'originalité ! Donnez à votre enfant un prénom qui sorte de l'ordinaire ! » Dans les colonnes de la revue Milieu dont j'épluche consciencieusement le contenu – Fabien m'ayant prêté tous les numéros depuis un an – j'ai découvert cette information étonnante : le gouvernement chinois avait lancé il y a quelques années une campagne nationale pour inciter les parents à donner à leur enfant unique un prénom original pour éviter les confusions de noms, sources de nombreux ennuis constatés – allant jusqu'à des incarcérations d'innocents. Un nom de famille comme Wang étant extrêmement répandu, associé à un prénom très répandu il provoquait chaque jour l'apparition de milliers de Wang Li, avec pour conséquence de regrettables confusions d'état-civil.

La nouvelle m'a d'abord amusé, jusqu'à ce que je me rende compte qu'à Montpellier c'était un peu la même chose côté prénoms : nos amies et les amies de nos amis s'appelaient quasiment toutes Catherine, comme ma chère professeuse.

C'est ainsi que, d'après le dernier mail reçu, Catherine, Catherine, Jean-Michel et Christian ont dîné hier soir chez Pierre et Catherine à Montpellier et nous avons eu droit à un petit compte rendu. Ce qui nous attriste c'est que demain ils ont prévu une balade en VTT dans les Cévennes sous les frondaisons des châtaigniers, à St Germain de Calberte. Puis ils iront dans un petit restaurant sympa prendre leur

déjeuner arrosé de vins du Languedoc. Et dimanche ils poursuivront par un petit tour du côté de la plage...

Quand nous lisons ce genre de nouvelles, notre moral en prend un coup. Nous nous demandons si nos amis imaginent bien notre vie ici, à Suzhou, le paradis sur terre. Si leur vie sociale n'a pas changé, la nôtre est quasiment passée dans la quatrième dimension.

J'ai bien dans des cartons sur la loggia quelques bouteilles surdouanées de vins du Languedoc et nos VTT sont sagement attachés dans la cave en attendant de nous propulser sur les chemins bucoliques des week-ends, mais là s'arrête la comparaison. Côté rencontres comme côté plein air, nous sommes pour le moment dans un no man's land. Ce n'est pas faute d'en avoir envie mais rencontrer des Chinois est impossible à cause de la langue, et la communauté occidentale est à Suzhou quasiment inexistante. Fabien et Sandrine ne connaissent personne depuis un an qu'ils sont là, il n'y a que deux ou trois familles françaises parmi les huit cent mille habitants, et comment les rencontrer sans une association francophone comme il en existe à Shanghai? Quant à sortir de la ville en VTT, l'horizon est manifestement très loin. Il faudra que j'explore les alentours pour tâcher de trouver un petit coin de campagne, par delà les usines et entrepôts cernant notre quartier jusqu'à l'horizon.

Aussi il nous faut bien nous limiter pour l'instant à un tourisme citoyen à la mode chinoise, seule distraction qui nous soit accessible. Après le merveilleux jardin de l'humble administrateur de nombreux autres sont à visiter, ainsi que quelques temples, des quartiers et des ruelles, et nous nous exerçons au shopping dans les rues du centre en attendant les futures découvertes extra-muros qui demanderont plus d'organisation.

Suzhou est la ville de la soie. Elle a son musée, ses fabriques, et de nombreux magasins où Cati pourrait passer des journées entières à épilucher les rayons de superbes vestes et robes brodées de fleurs ou de dragons.

Un peu vétuste, le musée de la soie expose des métiers traditionnels auxquels sont attelées de vraies ouvrières coiffées immanquable-

ment de serviettes de toilette, qui se remettent hâtivement à leur travail nonchalant dès qu'un touriste fait irruption. La partie historique est flanquée d'un magasin moderne aux prix très élevés. Apparemment le tourisme local est très orienté vers la vente d'objets touristiques, le standard du musée étant la broderie. Encadrée, très finement travaillée, elle représente avec un art consommé des chats, des poissons et des fleurs qu'on croirait peints sur le tissu. À côté de quoi on trouve des cravates, des foulards et quelques chemises qui ont du mal à susciter notre enthousiasme.

Nous sommes beaucoup plus attirés par les échoppes des ruelles avoisinantes, où des théières de toutes formes se font une concurrence effrénée. Là, c'est l'occasion de grandes découvertes, car l'imagination des artisans potiers est infinie. De la contenance d'une grande tasse, ces microthéières font assaut d'imagination. Nous découvrons tortues, dragons, tirelires, branches mortes, rochers... tout étant prétexte à l'inspiration. Le matériau lui-même est très varié, allant de la terre cuite à la fonte, du métal à la pierre dure de toutes couleurs, avec un aspect merveilleusement fini et soigné. C'est un véritable entrepôt que serait condamné à louer un collectionneur tant est débordante l'imagination des créateurs.

Nous admirons aussi les délicieux tampons en pierre veinée, bien rangés dans leur petite boîte, que l'on vous grave obligeamment de votre nom – avec quelques difficultés de transcription car les sons des langues européennes n'ont pas toujours leurs équivalents chinois. Ils sont ornés le plus souvent des animaux du zodiaque, chien, cochon, dragon, délicatement sculptés à l'extrémité de ces petits bâtons de pierre.

Le jade est très beau également, sous forme d'amulettes ou de pendentifs très travaillés, affinés jusqu'à en être presque transparents. Et puis il reste les estampes, les pincesaux, les bronzes, les pièces anciennes, les boîtes de laque ou de céramique, les porcelaines, des milliers d'objets tous très tentants comme dans un gigantesque marché aux puces.

En acheter est plutôt difficile, car nous découvrons vite que ces objets ont très rarement un prix marqué. En Chine il faut chiner, le

terme doit avoir sa raison d'être, et aussi chinoiser car les prix sont susceptibles de très fortes variations.

Initiés à ce commerce par Sandrine ou Fabien, nous finissons par nous habituer et même à y prendre goût. En entrant dans une petite boutique nous disons poliment « Ni Hao », et tout le monde répond « Ni Hao ! Ni Hao ! » et éclate de rire : parler chinois ici amuse la galerie. On s'approche d'une étagère, on regarde, je saisis une théière au couvercle sculpté en forme de dragon aux délicieuses petites écailles, fermement accroché par de fines griffes. « Duo Shao Qian ? – Combien ça coûte ? ». On me tend une calculette, et on me fait comprendre en souriant qu'il faut y inscrire mon prix.

Le mode d'emploi est simple : tapez n'importe quoi, rendez la calculette, et observez. Si votre interlocuteur ne proteste pas c'est que vous vous êtes trompé, ça vaut beaucoup moins et ce sera tant pis pour vous. Sinon commencent alors les négociations, le début de longs échanges. Annoncé à mille trois cents yuans un objet peut très bien vous être vendu pour cent vingt, tout dépend de l'objet, du commerçant et de la qualité du négociateur, c'est-à-dire vous-même.

– Pour un objet qu'on vous annonce à cent kwaï, me dira plus tard un guide, il faut en proposer cinq. Bien sûr, ça ne passera pas, mais après les protestations d'usage vous pourrez proposer un autre prix. Passez donc à cinq et demi.

Les guides sont certainement les plus durs en affaires.

Ensuite si vous tenez vraiment à payer le juste prix il faudra vous désintéresser de la chose et passer nonchalamment votre chemin. Le boutiquier vous rattrapera un quart d'heure plus tard au bout de la rue alors que vous l'aurez oublié, afin de reprendre la négociation sur de nouvelles bases. L'objet à mille trois cents yuans n'en vaut tout à coup plus que trois cents. Soyez sûrs que c'est encore trois fois son prix, sinon personne ne serait venu vous relancer avec une telle remise, aussi spontanée...

Nous retournons en face du jardin de l'administrateur, la rue n'est qu'une gigantesque boutique à touristes, avec des gargotes à brochettes et petits pains vapeur, des marchands de tout et de rien, des plombiers qui travaillent sur le trottoir, une foule d'activités en tous gen-

res. Au hasard nous entrons dans un beau magasin d'arts graphiques où papiers, encres, éventails et pinceaux font briller nos yeux d'envie. Cati est folle de ces pinceaux chinois de toutes tailles suspendus sur leurs reposeirs en bois brun. Cette fois, le magasin a l'air sérieux car tous les prix sont indiqués.

On tente notre chance. Elle jette son dévolu sur un pinceau à trente yuans et en annonce quinze, mais on voit bien d'après les grandes tirades qu'on nous débite aussitôt que ça ne marchera pas. La vendeuse va jusqu'à nous montrer au mur une sorte de certificat enluminé qui doit probablement expliquer que les prix sont fermes et définitifs.

– En France je le payerais plus de cent francs, me dit Cati, hésitante. Tant pis, je l'achète, trente yuans ce n'est rien.

Nous découvrons alors qu'il faut respecter une nouvelle procédure d'achat, particulière aux commerces ayant pignon sur rue. Cati ayant sorti son porte-monnaie et ses billets pour payer, la vendeuse les repousse et se contente d'emballer le pinceau qu'elle cache aussitôt sous son comptoir. Puis elle insère un carbone entre deux petits bordereaux minces comme du papier à cigarettes et nous remet les deux exemplaires.

On regarde autour de nous. La souriante vendeuse fait un signe insistant de la tête et de la main. Effectivement, juste derrière nous, un autre comptoir sans article où s'accoude nonchalamment une autre personne souriante semble nous attendre. Cati fait donc un pas et remet les petits papiers et son argent. Un coup de tampon est appliqué, et on lui rend sa monnaie et ses bordereaux estampillés. Il ne lui reste plus qu'à faire un demi-tour sur place pour se retrouver face à la vendeuse qui attend gentiment. Et voilà le pinceau qui réapparaît...

Dans la rue, le spectacle est un amusement permanent. Nombre de passants se protègent du soleil au moyen d'un mini parapluie souvent frangé de dentelles, de vieilles femmes s'encapuchonnent la tête dans des serviettes de toilette, des triporteurs trimballetent des montagnes d'objets invraisemblables, des jeunes gens se promènent, l'oreille vissée à leur portable, et tout le monde nous dévisage comme toujours avec acuité. Le sol est assez propre, de nombreuses employées de la

municipalité passent leurs journées à ramasser détritits et mégots avec une pelle et un balai. Et pas une seule crotte de chien, progrès incontestable par rapport à nos grandes villes occidentales car il n'y a pas d'animaux domestiques. Dans un recoin un peu à l'écart, allongés dans les remorques de leur tricycle à l'arrêt les conducteurs sont en grande conversation avec leurs voisins sur trois roues, et des centaines de vélos parkés s'alignent sur Ren Min Lu.

Voici la rue piétonne inaugurée la semaine dernière, dont paraît-il on parle à Suzhou depuis plusieurs mois. Là, même les vélos sont interdits. Un joli bâtiment au toit recourbé, tout de jaune peint, attire notre regard depuis l'extrémité de la rue. Nous arrivons devant ses portes grandes ouvertes.

Nous entrons. À gauche, deux statues de dieux polychromes de trois mètres de haut nous accueillent, l'un chauve et rondouillard, assis sur son séant et souriant béatement, l'autre grimaçant et menaçant le visiteur de sa lance, un pied nu relevé dans une posture prise sur le vif. À droite de l'entrée deux autres dieux font de même. Au centre de la pièce un comptoir présente des instruments de musique, des souvenirs, des cigarettes, mille et une choses pour gaver nos yeux avides.

Derrière ce bâtiment une place ombragée mène à un grand temple au toit majestueux. La visite est payante, nous donnons dix yuans pour descendre quelques marches vers une placette en contrebas où d'énormes barbecues à toiture laissent s'échapper une épaisse fumée. L'un est un mini temple à colonnes en bronze noir érigé sur des pattes de lion, au fond tapissé de braises produites par des bâtonnets d'encens qui se consomment lentement. L'autre, circulaire, à toiture en plastique jaune est un présentoir à cierges où l'on peut faire brûler de longues bougies rouges dont la cire en fondant s'écoule dans un bac plein d'eau. Un moine est occupé à récupérer dans une brouette les reliquats de cire fondue pour la suite de la fabrication. Rien ne se perd...

Le temple domine l'ensemble de quelques marches. Les avancées du toit recourbé sont soutenues par un entrecroisement complexe de poutres décorées. La couverture est faite de petites tuiles noires, et les arêtes du toit sont ornées de personnalités érigés vers le ciel. Le faite est constitué d'une longue poutre horizontale, happée à ses extrémités par deux dragons qui semblent la dévorer. J'apprendrai plus tard

que leur fonction est de la maintenir dans leur gueule pour protéger la toiture des feux du ciel. Les petits personnages sur les cornes extrêmes du toit ont aussi leur signification. Ils sont en nombre variable, proportionnel à la noblesse du lieu. Phénix, poisson, licorne, coq... chacun apportant une protection particulière.

À l'intérieur du temple le décorum est imposant. De la charpente à quelque vingt mètres au-dessus de nos têtes pendent de grandes banderoles multicolores et de gigantesques lampes chinoises. Face à l'entrée se présente une divinité dorée de dix mètres de haut, précédée par un autel et un prie-dieu à large coussin où des fidèles viennent s'agenouiller et se prosterner. À droite et à gauche deux autres autels ont des statues de moindre importance – pas de Bouddha ici, c'est un temple taoïste. Derrière ce triptyque on peut se promener dans le fond de la salle et découvrir bien à l'abri dans leurs vitrines toutes numérotées plus de cent vingt autres idoles dans des postures très diverses, munies souvent d'accessoires représentatifs de leur fonction. Des prie-dieu devant chaque vitrine reçoivent les genoux des fidèles qui font leur vénération selon ce qu'ils jugent bon de protéger, argent, amour, mal au genou ou entorse du coude... Les dieux ont ici beaucoup de pouvoirs.

Ce temple est encore un lieu de prière, ce à quoi j'étais loin de m'attendre puisque la visite est payante. Les fidèles qui viennent y solliciter des bienfaits s'agenouillent et se prosternent, mains jointes et agitées de haut en bas de multiples fois, et passent d'autel en autel sans recueillement apparent, un peu comme une gymnastique vite faite, parfois accompagnés d'enfants qui les singent en s'amusant. Certains dieux sans doute passés de mode sont reclus derrière des grilles dans les tabernacles poussiéreux et remisés dans des recoins sombres.

Les fidèles sont de toutes les classes sociales, depuis les ouvriers en veste Mao jusqu'aux midinettes à la mode shanghaïenne – couette, mini jupe et semelles surcompensées – mais je remarque aussi de jeunes couples habillés à l'occidentale, et un jeune cadre avec son attaché case posé à côté de lui qui fait ses vénération avec la plus grande application.

Nous sortons. Il fait toujours aussi chaud dehors, hélas il n'y a pas de terrasse de café à l'horizon, ce n'est pas une habitude chinoise. Il ne nous reste plus qu'à reprendre un taxi.

En arrivant à Ya Yun nous nous retrouvons dans l'embouteillage de l'école du bout de notre rue. Une foule de bambins en vêtements aux couleurs vives se déverse bruyamment à travers les grilles ouvertes et rejoint les parents agglutinés qui les emmènent sur leur vélo, scooter ou tricycle à plateforme où ils s'assoient au milieu des piles de légumes ou des outils de plomberie. Le spectacle est excitant. Autant les adultes sont habillés de teintes fades, autant les jeunes enfants ont droit aux couleurs vives et mélangées, aux baskets multicolores et aux vestes et sacs à dos à poches multiples. Au matin, à la rentrée de l'école, nous avons assisté au spectacle inverse mais beaucoup plus discipliné : alignés sur le trottoir les bambins faisaient de la gymnastique avec un bel ensemble, puis ils se sont mis à chanter en chœur des airs martiaux sous la houlette d'adultes muets au garde-à-vous avant de traverser la rue en file indienne.

Le klaxon trépigne tandis qu'on zigzague au milieu de la foule qui nous dévisage à travers les vitres, et cent mètres plus loin on enjambe un canal où un pêcheur sur sa barque récupère une nasse dans les eaux opaques. Qu'éleve-t-il là ? Mystère ! On espère seulement que ce n'est pas quelque chose à manger...

Un nouvel immeuble vient d'être terminé dans notre rue. Sur le trottoir encore en chantier un ouvrier au tee-shirt roulé jusque sous les bras à cause de la chaleur maintient comme une brouette un engin jaune vif qui saute comme un kangourou. C'est une dameuse bondissante qui compacte ainsi les graviers du trottoir.

Dans notre résidence voilà que les réverbères sont allumés en plein jour, tandis que deux électriciens avec leur escabeau s'affairent à changer les ampoules grillées pour la troisième fois en une semaine. Cette pratique ne m'étonne plus : j'ai compris le pourquoi de cette fréquence inhabituelle la semaine dernière. Une expérience édifiante, comme on va pouvoir le constater.

(...)

## Shanghai la grande

(...)

Le quartier est en travaux de tous côtés, je risque le torticolis ou la chausse-trappe d'un égout à compter, le nez en l'air, les étages des incroyables gratte-ciel qui m'entourent. Après Suzhou et ses tours raisonnables je suis frappé par la démesure des constructions, dignes des séries télé américaines.

L'avenue est un grand projet : ce sont les futurs « Champs-Élysées » de Shanghai. Très large, ornée de réverbères que ne renierait pas Philippe Starck, elle n'est pas encore bordée des futurs tours encore en travaux mais se termine déjà en apothéose par l'exotique Perle de l'Orient.

J'approche de l'édifice, énorme, massif, véritable défi à la gravité par la lourdeur de ses gros piliers cylindriques de béton. À l'intérieur une immense salle voûtée, décorée de grandes banderoles rouges et jaunes, de gros nœuds de tissu et de boules colorées mène aux ascenseurs. Une navette transparente cerclée de néons bleus fluorescents descend lentement entre les trois gros piliers et disparaît un étage plus bas.

On contourne l'un des piliers pour atteindre l'ascenseur. Touriste parmi les touristes je suis, c'est vrai, et nous avons droit en chinois puis en anglais à toutes les spécifications techniques de l'édifice, hauteur, largeur, poids, date de construction, y compris l'âge du bien-aimé docteur, tandis que nous nous élevons à dix mètres par seconde jusqu'à près de trois cents mètres d'altitude. Là, dans une grande

salle circulaire, je découvre alors comme dans un avion immobile un Shanghai étouffé dans la brume qui s'étend vers l'infini. À mes pieds jaillissent les tours de Pudong que je domine, puis la grande boucle du Huang Pu parcourue de cargos, paquebots, sampans et convois de péniches à la queue leu leu. Le vaste fleuve dont les berges abritent les docks du port aux grues géantes devenues miniatures caresse sur la rive opposée le vieux quartier du Bund aux immeubles 1930, vestiges de la colonisation occidentale. Au-dessous de moi de nombreuses palissades endormies entourent des pelouses désertes, tapis verts des futures tours. Je survole longtemps dans ce vaisseau immobile cette immense cité qui s'étend vers l'infini dans un brouillard bleuté... Cette année habitent ici quatorze millions d'habitants.

Pendant que je flânais en admirant le panorama la queue pour le dernier étage s'est formée. Je me dépêche de prendre place entre deux barrières chromées dans le flot de touristes bruyants qui se pressent les uns contre les autres. Nous entrons par petits paquets dans ce dernier ascenseur, comprimés comme des asperges dans leur boîte de conserve ronde.

Enfermés, isolés, très à l'étroit, notre dernière étape n'a rien d'agréable. Arrivé dans la dernière rotonde j'ai l'impression d'être suspendu à une altitude vertigineuse, en équilibre au-dessus de la ville. Le « module spatial » – c'est son nom officiel – me donne le vertige. Les vitres inclinées vers le bas me projettent vers le vide, et le panorama n'a rien de plus exaltant, la brume est encore plus dense et la ville s'évapore...

Je redescends sans regret de ces hauteurs vers un hall où de gigantesques photos panoramiques énumèrent les tours du monde entier. Manifestement la troisième plus haute construction de la planète est chinoise, c'est bien la Perle de l'Orient. Cette fierté rejailit sur des hommes d'affaires en complet veston qui se font l'un après l'autre immortaliser devant ce joli décor de cartes postales.

Je me rends à pied sur la rive du Huang Pu pour une pause au soleil. Un énorme cargo passe lentement devant moi, croisant de minuscules sampans chargés jusqu'au ras bord et menaçant de sombrer à la moindre vague. Une colonie de bambins en rang d'oignons, à belles

casquettes rouges vient s'éparpiller au milieu des pelouses... Il fait beau et chaud, je pense à Cati qui doit commenter ses diapositives de mode devant un parterre d'ouvriers...

Taxi à nouveau vers la ville au-delà du fleuve, et le tunnel m'avale vers la place du peuple (on m'a donné heureusement un papier griffonné en chinois avec les destinations à présenter au chauffeur).

J'admire d'abord le théâtre de Shanghai, tout de blanc et de transparences, coiffé d'un toit concave qui s'incurve vers le ciel. Sur la grande place qui lui fait face des cerfs-volants s'agitent dans le vent près d'un large jet d'eau environné de cris stridents. Je m'approche, curieux : des enfants passent avec de grandes exclamations dans l'espace entre les jets et se tiennent tout fiers sur les grandes dalles mouillées, défiant le rideau liquide au-dessus de leurs têtes. Ici c'est le centre de Shanghai, multiple prétexte au lèche-vitrines. Vêtements, restaurants et petites boutiques se succèdent sans interruption sur les avenues très commerçantes dans lesquelles débouchent les rues des quartiers chinois.

Je me dirige vers Hua Hai Lu, la grande rue très « parisienne » foisonnant de magasins où les grandes marques étrangères étalent leurs opulentes vitrines. La foule se presse le long des trottoirs, le trafic routier est intense, et, sensation nouvelle pour moi, plus personne ne me dévisage...

(...)

## XIV

### Shenzhen

(...)

Dix minutes plus tard nous nous insérons dans la file des habitués qui passent la frontière chaque matin pour se rendre à Hong Kong. Devant chaque employé qui examine les passeports une petite fiche rédigée en anglais demande aux personnes contrôlées de donner leur avis sur le douanier qui a examiné leurs papiers... Rien à dire pour le nôtre, mais je me demande qui oserait se plaindre... Nous embarquons enfin dans une voiture de banlieue à l'allure de rame de métro.

– Ça y est, Hong Kong ne peut plus nous échapper ! dit Cati.

Nous suivons le défilement des hauts grillages qui se déploient au loin sur les collines, d'un mirador à l'autre, puis traversons des faubourgs successifs... Cité magique, où te caches-tu ? Quelque part, là-bas, vers la mer...

Le métro s'enfonce sous terre, nous débouchons un peu plus tard dans un terminus de style aéroport peuplé de petites boutiques semblables à celles de Roissy. Nous partons à pied dans la rue, il fait beau et doux, j'éprouve une sensation nouvelle, très insistante, de libération...

Droit devant nous vers la baie nous marchons jusqu'au grand bras de mer qui sépare le continent de l'île mystérieuse. Là voici. Accoudés

à une rambarde donnant sur les flots d'un bleu sombre, nous observons au loin les gratte-ciel mythiques adossés à leur colline, se dissimulant dans une brume diffuse. Une jonque danse au milieu des cargos qui traversent lentement ce décor de théâtre. J'ai envie d'aller là-bas, arpenter les rues sous les façades de verre infinies, les audaces de ce concours d'architectes du monde entier...

Nous poursuivons notre balade en bord de mer, comme trois enfants émerveillés devant des vitrines de Noël. Après de longs quais de promenade nous arrivons à un embarquement et prenons place sur un ferry. La traversée se fait au milieu des embruns et de l'air de la mer, sur une surface libre et mouvante, animée et vivante.

Nous voilà enfin sur l'île.

Nos yeux se remplissent comme des estomacs affamés de ces vertigineux défis de surfaces miroitantes. En face du débarcadère la façade de Norman Foster avance orgueilleusement sa structure ornée de deux échelles à croisillons géante, et juste derrière, la Bank of China dresse ses fines antennes de figure de proue au sommet de son étrave de navire céleste.

Un autobus à impériale jaune citron de style anglais passe devant nous. L'avenue est coupée en deux par les doubles rails de ce tramway londonien vieillot, nous décidons de l'emprunter. Nous grimpons aussitôt sur l'impériale par un étroit escalier métallique en colimaçon.

Les voitures s'ébranlent. Ça y est, nous voilà à la foire aux manèges, émerveillés par les hautes façades qui nous environnent comme des falaises. La ville est un mélange d'avant-garde, de modernisme, d'enseignes chinoises et de vie trépidante, comme une perpétuelle ébullition d'activité incessante. Les immeubles autour de nous sont très contrastés, tantôt vieux et presque pouilleux, tantôt impeccablement neufs, faits d'acier rutilant et de verre. Dans les trouées entre les façades on aperçoit d'un côté le port et la mer, et de l'autre une colline verdoyante étagée de constructions. Nous passons sous de grandes enseignes chinoises multicolores, accrochées en travers de l'avenue ou emmaillotées par des échafaudages de bambous suspendus au-dessus de nos têtes.

Au bout d'une vingtaine de minutes nous descendons pour retrouver le flot des trottoirs : notre temps est compté. Nous parcourons quelques centaines de mètres devant les boutiques puis hélons un taxi pour rejoindre le continent grâce à un très long tunnel sous-marin qui plonge au milieu d'un quai pour s'enfoncer sous la mer.

Nous voilà dans une grande avenue commerçante. Cette partie de Hong Kong est moins exotique que l'île elle-même, avec des magasins et des immeubles plus classiques, d'allure occidentale. Nous n'avons que le temps de nous dépêcher pour retrouver la gare de Kowloon et retourner à Shenzhen. Nous déjeunons dans la cafétéria, enchantés comme des gamins revenant du cirque. C'est tout juste si nous n'avons pas sur nos joues les grosses marques rouges de pommes au sucre.

**Pour lire l'intégralité du texte de 256 pages, consultez les liens du site à l'adresse suivante :**

<http://untaxi.free.fr/>

<http://www.coetquen.com>

**Vous pourrez acheter en ligne une version PDF ou commander un exemplaire imprimé auprès de l'un des distributeurs**

**L'auteur**